

race et de langue, ils savaient, sur le terrain de la foi, le seul qui ne s'effronde jamais, se tenir debout, s'aimer, se sentir les coudes et présenter un front compact à l'ennemi commun.

Car il y a un ennemi commun. Il s'appelle l'hérésie.

Donnez-lui,—en faisant abstraction des personnes,—les petits noms que vous voudrez; surnommez-le protestantisme, luthéranisme, calvinisme; fractionnez-le en sectes sans nombre se querellant entre elles sans cesser d'être également indulgentes envers les incrédulités bien mises et les vices puissants: vous croyez l'avoir multiplié? Vous vous trompez: il n'y en a qu'un. Surgisse une question de fond, où les consciences doivent se montrer au soleil, et aussitôt toutes ces sectes réconciliées forment contre nous l'ennemi unique et serré. Et cet ennemi ne désarme pas. Il peut être plus ou moins tolérant selon le tempérament des individus, selon les nécessités des temps, sa force, ses intérêts et un certain "fair play" accepté de confiance ayant d'en prendre la mesure. Mais l'ennemi-hérésie ne désarme pas en face de la foi romaine. Il ne peut pas désarmer, car il cesserait d'être. Le protestantisme ne peut pas plus cesser de protester contre Rome, que les deux Cités de saint Augustin ne peuvent cesser de se haïr, que le démon ne peut cesser de combattre Jésus-Christ. Et c'est bien là toute la source de nos fiertés chrétiennes: être haïs et persécutés pour Celui qu'on a haï et persécuté le premier. C'est notre gloire de faire cause commune avec Lui et, disons-le tout de suite: ce doit être aussi la source de notre indomptable courage à toujours recommencer sur tous les terrains, politique, social, mondain, scolaire, traditionnel, que de savoir, nous, petit peuple de baptisés et communisés, que nous combattons pour une cause où il n'est pas besoin de s'inquiéter de la victoire, mais seulement des coups à donner et du devoir à accomplir, et que cette victoire étant l'affaire de notre Chef, le Christ toujours vainqueur à la fin, elle viendra, elle viendra, oh! il faudra bien qu'elle vienne un jour, si longtemps qu'il faille l'attendre!

Observez bien notre situation. Vous verrez vite que de l'antinomie de deux croyances, bien plus que de l'antagonisme de deux langues, naissent la plupart de nos misères. Plus d'un fait de notre histoire ne s'explique que dans la lumière de cette observation. Et c'est dans cette même lumière que nos frères dans la foi, séparés de nous par la langue et l'origine, devraient consentir à résoudre les problèmes inquiétants de l'avenir.

Comme il faut la courte vue du parti-pris pour rétrécir, comme on le fait souvent, le champ de nos batailles et ramener la cause de nos conflits à d'insignifiants détails politiques, à la gaucherie dans une manœuvre, à l'intransigeance d'un parleur sincère, à la tactique d'un parti déjouée par la tactique d'un autre, aux dessous d'un débat mal mené, d'une réclamation fâcheuse ou d'un écart de langage! Toutes ces maladresses, s'il s'en trouve, ne sont que des occasions engendrant des prétextes.